Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 13 (1945)
Heft: 9

Artikel: Michel-Ange [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569087

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MICHEL-ANGE

(Suite)

Michel-Ange s'éprit plus tard de Febo di Poggio, en 1533, et de Cecchino dei Bracci, en 1544. Son amour pour Cavalieri ne fut donc pas exclusif et unique; mais il fut durable, et il atteignit à un degré d'exaltation, que légitima dans une certaine mesure non seulement la beauté, mais la noblesse morale de l'ami.

„Par dessus tous les autres, sans comparaison, il aime — dit Vasari — Tommaso dei Cavalieri, gentilhomme romain, jeune et passionné pour l'art; il fit sur un carton son portrait, grandeur nature, le seul portrait qu'il ait dessiné, car il avait horreur de copier une personne vivante, à moins qu'elle ne fut d'une incomparable beauté."

Varchi ajoute:

Quand je vis, à Rome, messer Tommaso dei Cavalieri, il n'avait non seulement une incomparable beauté, mais tant de grâce de manières, un esprit si distingué et une si noble conduite qu'il méritait bien d'être aimé, d'autant plus qu'on le connaissait davantage.

Michel-Ange le rencontra à Rome, dans l'automne 1532. La première lettre, par laquelle Cavalieri répondit aux déclarations enflammées de Michel-Ange, est pleine de dignité:

„J'ai reçu une lettre de vous, qui m'a été d'autant plus chère qu'elle m'était inattendue; je dis: inattendue, parce que je ne me juge pas digne qu'un homme tel que vous m'écrive. Quant à ce qu'on vous a dit à ma louange et quant à ces travaux de moi, pour lesquels vous m'assurez avoir ressenti une sympathie non petite, je vous réponds qu'ils n'étaient pas de nature à donner occasion à un homme d'un génie comme le vôtre, et tel qu'il n'en existe pas, — je ne dis pas un pareil, mais un second sur terre, — d'écrire à un jeune-homme qui débute à peine et qui est si ignorant. Je ne puis croire pourtant que vous mentiez. Je crois, oui, je suis certain que l'affection que vous me portez n'a d'autre cause que l'amour qu'un homme comme vous, qui est la personnification de l'art, doit nécessairement avoir pour ceux qui se consacrent à l'art et l'aiment. Je suis de ceux-là, et, pour ce qui est d'aimer l'art, je ne le cède à personne. Je vous rends bien votre affection, je vous le promets: jamais je n'ai aimé un homme plus que vous, jamais je n'ai désiré une amitié plus que la vôtre.... Je vous prie de vous servir de moi, à l'occasion, et je me recommande éternellement à vous.

Votre tout dévoué, Thomaso Cavaliere."

Cavalieri semble avoir toujours gardé ce ton d'affection respectueuse et réservée. Il resta fidèle à Michel-Ange jusqu'à sa dernière heure, à laquelle il assista. Il conserva sa confiance; il était le seul qui passât pour avoir de l'influence sur lui, et il eut le rare mérite d'en user toujours pour le bien et la grandeur de son ami. Ce fut lui qui décida Michel-Ange à terminer le modèle en bois

de la coupole de Saint-Pierrre. Ce fut lui qui nous conserva les plans de Michel-Ange pour la construction du Capitole, et qui travailla à les réaliser. Ce fut lui, enfin, qui après la mort de Michel-Ange, veilla à l'exécution de ses volontés.

Mais l'amitié de Michel-Ange pour lui était comme une folie d'amour. Il lui écrivait des lettres délirantes. Il s'adressait à son idole, le front dans la poussière. Il l'appelle „un puissant génie — un miracle", il le supplie de ne pas le mépriser, parce qu'il ne peut pas se comparer à lui, à qui personne n'est égal. Il lui fait don de tout son présent, de tout son avenir, et il ajoute:

„Ce m'est une douleur infinie de ne pouvoir vous donner aussi mon passé, pour pouvoir vous servir plus longtemps, car l'avenir sera court: je suis trop vieux.... Je ne crois pas que rien ne puisse détruire notre amitié, bien que je parle d'une façon très présomptueuse, car je suis infiniment au-dessous de vous. Je pourrais aussi bien oublier votre nom que la nourriture dont je vis; oui, je pourrais plutôt oublier la nourriture dont je vis, et qui soutient seulement le corps, sans plaisir, que votre nom qui nourrit le corps et l'âme, et les remplit d'une telle douceur, qu'aussi longtemps que je pense à vous, je ne sens ni souffrance ni crainte de la mort. — Mon âme est dans les mains de celui à qui je l'ai donnée ... Si je devais cesser de penser à lui, je crois que je tomberais mort sur-le-champ.

Il fit à Cavalieri de superbes présents:

D'étonnants dessins, des têtes merveilleuses au crayon rouge et noir, qu'il avait faits dans l'intention de lui apprendre à dessiner. Puis il dessina pour lui un Ganymède, porté au ciel par l'aigle de Zeus, un Tityos avec le vautour se nourissant de son coeur, la chute de Phaéton dans le Pô, avec le char du soleil et une Bacchanale d'enfants: toutes oeuvres de la plus rare beauté et d'une perfection inimaginable.

Il lui envoyait aussi des sonnets, admirables parfois, souvent obscurs, dons certains furent bientôt récités dans les cercles littéraires et connus de toute l'Italie. On a dit du sonnet suivant qu'il était „la plus belle poésie lyrique de l' Italie, au seizième siècle:

Avec vos beaux yeux je vois une douce lumière,
Que je ne peux plus voir avec mes yeux aveugles.
Vos pieds m'aident à porter un fardeau,
Que mes pieds perclus ne peuvent plus soutenir.
Par votre esprit, au ciel je me sens élevé.
En votre volonté est toute ma volonté.
Mes pensées se forment dans votre coeur
Et mes paroles dans votre souffle.
Abandonné à moi-même, je suis comme la lune,
Que l'on ne peut voir au ciel qu'autant que le soleil l'éclaire."

Cet oubli de soi, ce don ardent de tout son être qui se fond dans l'être aimé, n'eut pas toujours cette sérénité. La tristesse reprenait le dessus, et l'âme, possédée par l'amour, se débattait en gémissant.

„Je pleure, je brûle, je me consume, et mon coeur se
nourrit de sa peine....
Toi, qui m'a pris la joie de vivre
dit-il ailleurs à Cavalieri."

A ces poésies trop passionnées, „le doux seigneur aimé", Cavalieri, opposait sa froideur affectueuse et tranquille. L'exagération de cette amitié le choquait, en secret. Michel-Ange s'en excusait:

„Mon cher seigneur, ne t'irrite pas de mon amour, qui s'adresse seulement à ce qu'il y a de meilleur en toi, car l'esprit de l'un doit s'éprendre de l'esprit de l'autre. Ce que je désire, ce que j'apprends dans ton beau visage, ne peut être compris des hommes ordinaires. Qui veut le comprendre doit d'abord mourir.

Et certes, cette passion de la beauté n'avait rien que d'honnête. Mais le sphinx de cet amour ardent et trouble, et chaste malgré tout, ne laissait point d'être inquiétant et halluciné.

JALOUSIE

(Suite de la nouvelle de Marcel Prévost „Nîmba")

Ce cris d'égoisme fut si sincère que Ludo, surpris, en fut touché.

„Donne-moi un soufflet sur la même joue, sur les deux joues..." reprit le Génois. Tiens...

Il tendait la joue. Ludo souleva sa main droite, puis la laissa retomber.

„Je ne peux pas!..." fit-il.

L'émotion de leur amitié, qui avait terrassé Navoni aussitôt avoir frappé son camarade, l'étreignit à son tour. Les larmes remontèrent à ses yeux et il se mit à sangloter, laissant sa main à Navoni.

„Ah! fit-il, brusquement irrité contre la vraie cause de leur querelle... Qu'est-ce qu'elle a donc dans ses yeux et dans le sang, cette gueuse, dont les portefaix de Florence ne voudraient pas?"

„Crepi! la sorcière!" répliqua Navoni. „Moi, je te la laisse. Je te jure que je ne la verrai plus jamais... jamais... Ça ne me privera guère. Est-ce que tu crois que je l'aime, par hasard?... Non, ce n'est pas cela qui me tourmentait... c'est autre chose... c'est..."

Il s'arrrêta, ne sachant plus, avec ses mots ordinaires de soldat, expliquer le conflit bizarre qui le déchirait, cette jalousie qu'il avait à la fois de la métisse et de Ludo, et du plaisir que chacun donnait à l'autre.

„Oui, il y a autre chose", murmura Ludo, buté au même coin obscure de sa conscience.

Le soufflet était oublié, et le duel. Assis l'un près de l'autre sur le lit défait, ils causaient à voix basse comme deux complices qui méditent une entreprise commune.

„Revois-la comme il te plaira", dit Navoni. „Moi, je te jure que je n'irai plus."